

BeauxArts

Quand la tapisserie tisse le monde d'aujourd'hui

«La tapisserie est un art perdu. Ce n'est plus qu'une laborieuse imitation terne et noire de la peinture», notait Edmond de Goncourt dans son Journal à l'année 1874. Que d'artistes aujourd'hui pour le contredire, alors qu'elle fait un retour en force dans les musées, les foires et les collections, démontrant avec superbe et audace son incroyable diversité ! Histoire d'une renaissance, illustrée par une série d'expositions où elle occupe le premier plan.

On la pensait vieillotte et dépassée, remisée au placard car trop traditionnelle et décorative, mais depuis une douzaine d'années la tapisserie revient en force sur la scène artistique. Elle est à n'en pas douter la vedette de cette rentrée culturelle, où elle se révèle sous toutes ses formes et dans tous ses états, résolument inclassable, à travers pléthore d'expositions. Il y a les paysages sublimes tissés par Otobong Nkanga au musée d'Art moderne de Paris, les sculptures textiles de Magdalena Abakanowicz pour une première rétrospective au musée Bourdelle, les folies de laine et de coton signées Sheila Hicks mises en regard des pièces textiles précolombiennes du musée du quai Branly qui l'ont tant inspirée, l'installation lumineuse faite de fils de cuivre imaginée par Lygia Pape, acmé du parcours sur l'art minimal à la Bourse de Commerce, la grande tenture d'Olga de Amaral au cœur des nouveaux espaces de la fondation Cartier à Louvre-Rivoli...

Une valeur sûre du marché de l'art

La tapisserie était déjà de la partie pour la réouverture du Grand Palais, en juin dernier, qui déployait dans ses vastes espaces 16 pièces dessinées par des artistes danois et tissées par les artisans du Mobilier national, temple des métiers d'art - une proposition qui

aurait été impensable pour un tel événement il y a encore quelques années. Nouvelle valeur sûre du marché de l'art, la tapisserie a brillé par sa présence à Londres lors des foires 1-54 et Frieze (avec une immense pièce inédite signée Otobong Nkanga et des fragments psychédéliques tout droit sortis de l'esprit délirant de Grayson Perry, ill. p. 78), à Paris durant la semaine Art Basel au Grand Palais et dans ses manifestations off pour le salon Private Choice, rien que la galerie In Situ - Fabienne Leclerc présentait des pièces signées Renaud Auguste-Dor-meul ou Joana Hadjithomas & Khalil Joreige), après une année des plus fastes où ses éminentes représentantes que sont Sheila Hicks et Olga de Amaral ont battu des records de vente [lire encadré p. 88]. Même tendance lors de la foire Art Paris 2024 portée par la thématique «Art & Craft».

L'affaire de la tapisserie de Bayeux

La tapisserie de Bayeux, l'une des plus célèbres au monde, est en réalité... une broderie! Inscrite au registre de «Mémoire du monde» de l'Unesco en tant que «document d'intérêt universel», cette œuvre textile du XI^e siècle qui, sur près de 70 mètres de long, relate la conquête de l'Angleterre en 1066 par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, n'a pas été réalisée sur un métier manuel ou mécanique mais bien selon la technique de la broderie, «aux points d'aiguille», cousue donc à la main sur neuf panneaux de toile de lin. Le musée de la tapisserie de Bayeux, où elle est admirée chaque année par quelque 400 000 visiteurs, vient de fermer ses portes pour de grands travaux de rénovation qui devraient s'achever à l'automne 2027. Durant cette période, la tapisserie va aller jusqu'à Londres, où elle sera exposée de septembre 2026 à juin 2027 au

BeauxArts Magazine - Novembre 2025

Par Daphné Bétard

Quand la tapisserie tisse le monde d'aujourd'hui

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD

www.galeriegaillard.com

British Museum, une opération à haut risque pour ce chef-d'œuvre de l'art roman d'une grande fragilité qui, selon les restauratrices en charge du dossier, pour des raisons de conservation, ne devrait pas voyager.

Comme sa cousine la céramique, la tapisserie suscite un engouement généralisé sur le marché. Elle a aussi raflé quelques-unes des plus importantes commandes publiques: les artistes Miquel Barcelo et Michael Armitage se sont ainsi vu confier les cartons des sept tapisseries destinées aux chapelles de Notre-Dame de Paris, réalisées sous autorité du Mobilier national par les manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais ainsi que l'atelier privé d'Aubusson, les trois principales maisons dans le domaine.

Pour sa réouverture, à l'occasion de ses 800 ans en 2025 et d'une restauration titanique, la cathédrale de Beauvais s'est quant à elle alloué les services du photographe Stephane Couturier qui, pour son œuvre tissée, a choisi d'associer à ce savoir-faire raffiné et complexe des éléments générés par IA... Cela promet! Et l'on attend avec impatience de découvrir ce qu'Hélène Delprat, peintre de contrées fantastiques peuplées d'ombres dansantes, créatures hybrides, loups aux dents affûtées et figures stylisées grimaçantes, a imaginé comme suite à la somptueuse tapisserie de Bayeux (en réalité une broderie, lire encadré ci-contre), dont la scène manquante devrait trouver un heureux dénouement lors de la tombée de métier prévue par les ateliers des Gobelins, commande dans le cadre des célébrations du millénaire de Guillaume le Conquérant en 2027 - le héros de cette œuvre - qui sera exposée au château de Falaise, en Normandie. La plasticienne n'en est pas à son coup d'essai: la tapisserie était déjà très présente lors de son exposition dans les vastes locaux de la galerie Hauser & Wirth en janvier 2024...

Des folies textiles hybrides et des vulves géantes Pourquoi un tel engouement? Probablement un regain d'intérêt pour le geste, le travail de la matière, les projets de longue haleine, méticuleux, associant plusieurs savoir-faire (l'artiste et le tisserand qui traduit son idée originelle) à l'heure ou le tout-numérique

nous impose un rythme frénétique dans un environnement virtuel sans consistance. Une manière aussi d'échapper à la hiérarchisation des arts, d'emprunter un chemin de traverse pour mieux déconstruire et détourner les clichés d'un art considéré comme mineur, dévalué parce que primitif, ancien, féminin, décoratif, et le transformer en un espace de liberté, lieu de nouveaux possibles pour la création. Comme le soulignait Anne Dressen, commissaire de l'exposition «Decorum» organisé en 2014 au musée d'Art moderne de Paris, «les tapis et tapisseries semblent constituer une sorte d'hétérotopie pour les artistes, par leur côté fonctionnel et décoratif, garantissant l'utopie d'ancre l'art dans la vie, de diffuser un style en le démocratisant. Les artistes ont été séduits par la souplesse de ces médiums, leur habileté à résoudre les contradictions, entre l'original et la copie, le conceptuel et le matériel, le fait main et le machinique, le pictural et le sculptural...» Les chantres de la tapisserie semblent en effet prendre un malin plaisir à déjouer les tentatives de classification de leurs œuvres, qui se font tour à tour tableaux, sculptures, installations, environnements immersifs. Et ce depuis que les avant-gardes de la modernité ont venues mettre leurs grains de sel et de sable dans les rouages complexes des métiers à tisser, renversant les codes d'une production qui s'épanouit à la fin du Moyen Âge en France, dans les ateliers de Beauvais, des Gobelins à Paris et d'Aubusson. Auréolés du titre de «manufacture royale» dans les années 1660, sous l'impulsion de Colbert, ces trois temples de la tapisserie produisent alors de somptueuses scènes historiques et mythologiques à la gloire du pouvoir royal, qui se révèlent en XXL lors de tombées de métier qui sont de véritables événements. Les manufactures connaissent des années fastes au XVIII siècle, particulièrement aux Gobelins où l'artiste Charles Le Brun règne en maître pour célébrer dans la «tenture de l'Histoire du Roy» les débuts du règne de Louis XIV... Puis peu à peu la production faiblit, la tapisserie est reléguée sur un plan plus léger et séduisant, portée par des peintres tels Coysevox ou Boucher. Exit les grandes tentures, beaucoup de pièces sont désormais des morceaux tissés pour des ensembles mobilier (portières, garnitures de fauteuils, de para-vents), tendance qui

s'accentue après la Révolution française lorsque Napoléon Ier souhaite meubler les principaux palais impériaux. Toujours sous influence, dans une veine des plus classiques, la tapisserie met ses talents au service de l'Etat sous la III^e République, avec les grandes tentures pour la BnF, la Comédie-Française, les Archives nationales, le siège du Sénat... Les lignes commencent à bouger lorsque débarquent dans les principales manufac-rures des artistes tels Odilon Redon, Raoul Dufy et Jean Lurçat. Arrivé à Aubusson en 1939, ce dernier donne le ton et lance le grand mouvement qui fait de la tapisserie un art à part entière, nouveau médium dont s'emparent les modernes Picasso, Braque, Matisse, Miró, Sonia Delaunay, Calder, Le Corbusier, Vasarely...

De véritables «peintures en laine»

Beaucoup de choses se tramont aussi à l'école du Bauhaus, en Allemagne, lieu de toutes les audaces qui entend explo-ver les liens entre art et artisanat avec pour mot d'ordre l'in-moration et l'expérimentation. C'est en ses murs, au sein dor ateliers textiles, qu'une véritable révolution esthétique se met en place, portée par des artistes femmes qui vont déjouer les carcans et les codes dans lesquels leurs professeurs et contemporains masculins ont tenté de les enfermer. Bien que le Bauhaus ait annoncé l'égalité entre hommes et femmes dès son ouverture en 1919 à Weimar, la réalité fut tout autre. Après une année generale en commun, les premiers migrent vers le design et l'architecture quand les secondes (qui représentent environ un tiers des élèves) sont orientées vers l'atelier de tissage où leurs mains «délicates» et leur soi-disant goût pour les travaux d'intérieur sont censés faire des merveilles. Anni Albers s'en souvient bien, elle qui se voyait peintre et dut se résoudre, non sans réticence, à rejoindre une discipline qu'elle jugeait alors «trop efféminée», tout comme Gertrud Arndt qui caressait à l'origine le rêve d'être architecte. Qu'à cela ne tienne! Elles vont faire de cet atelier un véritable laboratoire de formes et de couleurs où s'épanouira l'abstraction dans les années 1920. La recherche d'harmo-nie, de symétrie et d'équilibre transforme bientôt les tapis et textiles décoratifs en de veritables «peintures en laine», comme les définit Gunta Stölzl, figure emblématique de cet atelier dont elle devient la

directrice en 1926. Elle associe son talent à celui des créatrices Benita Koch-Otte, réputée pour la subtilité de ses coloris, Margaretha Reichardt, qui développe des tissus innovants incorporant des fils synthé-tiques, et la lumineuse Anni Albers qui, après avoir redécouvert les textiles précolombiens, transforme la tapisserie en un langage moderne. Exilée aux États-Unis avec son mari Josef Albers après l'arrivée des nazis au pouvoir en 1933, elle rejoint le Black Mountain College en Caroline du Nord pour y fonder l'atelier de textile où s'épanouirent les générations futures. Boostées par leurs aînées, celles que la critique d'art féministe Aline Dallier-Popper appellera plus tard les «Nou-velles Pénélopes» - en référence à la tapisserie que fait et detait une fois la nuit tombée l'épouse fidèle d'Ulysse dans l'Odyssée d'Homère - continuent de détricoter les règles du filage et du tissage pour en faire une pratique émancipatrice où le textile s'affirme dans des dimensions spatiales et conceptuelles. Ces pionnières, avec en tête de file Magda-Lena Abakanowicz, Jagoda Bui , Sheila Hicks, Claire Zeisler ou Lenore Tawney, envoient valser tous les codes, n'ont pas recours au carton, travaillent sans licier et parfois même sans métier, font œuvre de l'enroulement, du tressage, du macramé, du tricot, du foulard peint...

Les Nouvelles Pénélopes sont les reines ultra inventives de la Nouvelle Tapisserie (ou Fiber Art chez les Anglo-Saxons), mouvement qui exulte dans les années 60.

Lors des différentes éditions de la biennale de Lausanne - lancée par Jean Lurçat et Pierre Pauli en 1962, elle se tiendra jusqu'en 1995. Le phénomène se produit aussi de l'autre côté de l'At-lantique, avec une première exposition intitulée «Woven Forms» (1963) au Museum of Contemporary Crafts de New York, établissement situé juste à côté du MoMA. Si le temple de l'art moderne et contemporain se bouchait le nez dès lors qu'il était question de montrer des pièces textiles, il finit par s'avouer vaincu en 1969, avec «Wall Hangings», ode aux folies hybrides et à l'ambivalence du textile, où l'œuvre The Evolving Tapestry: He/She de Sheila Hicks s'exhibe d'entrée de jeu sur un plateau tournant visible depuis la vitrine de la 53^e Rue, avant que les spectateurs ne découvrent les géantes vulves rouge sang de Magdalena Abakanowicz suspendues dans l'espace et les

constructions évanescentes de Kay Sekimachi en monofilaments de nylon. Si ces artistes ne cesseront jamais de poursuivre leur œuvre, l'intérêt pour la tapisserie s'essouffle peu à peu tandis que la crise économique qui frappe le textile à partir des années 1970 et durant la décennie 1980 ralentit de façon drastique la production et les commandes. Aubusson et les Gobelins ne cessent pas leurs activités mais tombent dans un relatif oubli, la création textile est sur la touche, la tapisserie n'intéresse plus grand monde...

1300 artistes et designers issus de 45 pays Mais elle n'a pas dit son dernier mot. Et, à partir des années 2010, reprend peu à peu du service pour faire son grand retour, dans le contexte d'un engouement généralisé pour le Craft, le geste, la matière. La Cité internationale de la tapisserie est inaugurée à Aubusson par le président François Hollande en 2016, affichant son intention de renouer avec la création contemporaine. Celle-ci est portée par la mise sur pied en 2010 du Fonds régional pour la création de tapisseries contemporaines qui en dix ans aura fait travailler plus de 1300 artistes et designers issus de 45 pays. Vaisseau amiral de la tapisserie française et internationale, les Gobelins - Mobilier national met à disposition des artistes un nuancier de couleurs comportant plus de 20000 références et enrichi à chaque nouveau projet. L'institution parisienne fait fonctionner sans relâche les 15 métiers de la maison, au service de projets aussi fous que celui de la tapisserie de Bayeux par Hélène Delprat, et imagine toutes sortes de partenariats comme la ligne d'éditions limitées maison Lucas Pinton réalisées d'après les pièces confectionnées par les manufactures des Gobelins et de Beauvais pour les collections nationales. Ou celui signé avec le Comité professionnel des galeries d'art (CPGA) pour des éditions d'œuvres contemporaines.

La tapisserie, une installation immersive?
Une sculpture?

La fièvre pour la création textile s'emballe, les artistes en sont les premiers atteints. Comme Daniel Dewar & Grégory Gicquel, lauréats du prix Marcel Duchamp 2012, qui exposent au Centre Pompidou leur immense tapisserie à

l'humour pop, robe de chambre, basket et chien Welsh Corgi en laine colorée (la pièce a rejoint les collections du Centre en 2024). Pendant ce temps, Pae White, depuis Los Angeles, réalise des tapisseries de plusieurs mètres de long saturées d'objets de consommation ou faisant courir les volutes blanches d'une cigarette sur un fond noir d'une profondeur abyssale qui impressionne le public de la biennale de Whitney (New York) en 2010 (ill. p. 81). Les figures tutélaires font, quant à elles, l'objet de rétrospectives magistrales, comme Sheila Hicks en 2018 au Centre Pompidou ou Olga de Amaral [ill. p. 83] qui, en 2025, fait tomber une pluie de fils d'or sur les espaces de la fondation Cartier dont la vision demeure inoubliable. Difficile de définir ces ensembles qui relèvent autant de l'installation immersive que de la sculpture. Insaisissable, ambiguë, la tapisserie pratique l'art du camouflage et de la métamorphose comme nul autre et ses créateurs refusent de se laisser enfermer dans une catégorie. Ainsi d'El Anatsui, fils d'un maître tisserand originaire d'Anyako, au Ghana, devenu artiste au succès international avec ses mega assemblages de capsules de bouteille qui évoquent le caractère somptueux de la tapisserie tandis que lui se définit comme sculpteur. Peintre de formation, Abdoulaye Konaté a jeté son dévolu sur le tissu dès les années 1990 pour créer de grandes compositions brodées, élaborées à partir de chutes de bazin africain teintes en dégradés de couleurs, du rouge incandescent au bleu nuit, mais considère son travail comme de la peinture. Les jeunes générations et les artistes pluridisciplinaires dans l'âme sont de plus en plus nombreux à s'y consacrer, entièrement ou pour certains projets. À l'image de Raphaël Barontini qui a associé la tapisserie de basse lice aux pratiques de l'impression et de la sérigraphie pour réaliser un portrait d'Alessandro de' Medici, le duc noir, en cours de réalisation à Aubusson - tombée de métier prévue pour la fin de l'année... En pleine ascension, revivifiée par les artistes tous azimuts, la tapisserie contemporaine n'a pas fini de se réinventer.

Insaisissable, ambiguë, la tapisserie pratique l'art du camouflage et de la métamorphose comme nul autre et ses créateurs refusent de se laisser enfermer dans une catégorie.